

Délaisser le politique pour l'intime

Mathieu Bélisle, *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*,
Montréal, Éditions Leméac, 2017, 231 pages

Françoise Bouffière

Volume 12, numéro 2, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87850ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouffière, F. (2018). Compte rendu de [Délaisser le politique pour l'intime / Mathieu Bélisle, *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*, Montréal, Éditions Leméac, 2017, 231 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(2), 11–12.

DÉLAISSER LE POLITIQUE POUR L'INTIME

Françoise Bouffière
Orthopédagogue

MATHIEU BÉLISLE
**BIENVENUE AU PAYS DE LA
VIE ORDINAIRE**
Montréal, Éditions Leméac, 2017,
231 pages

O. Pays bien aimé, quand auras-tu le goût du vertige?

Le Québec peut être perçu comme un pays fort agréable où il fait bon vivre grâce, entre autres, à la gentillesse et la simplicité de ses habitants. Pas d'arrogance ici; un indice élevé de bonheur dû au calme et à la paix qui règne dans notre *belle province*. Allons voir cependant un peu plus loin ce qu'en pense Mathieu Bélisle, professeur de littérature au collège Jean-de-Brébeuf, essayiste et membre du comité de rédaction de la revue *L'Inconvénient*. Que fait-on de la vie participative et contemplative chez nous? Qu'avons-nous fait de nos rêves?

Nous habitons au pays de la vie ordinaire, répond l'essayiste, et nous en sommes même les champions. Il nous y souhaite d'ailleurs la « Bienvenue » avec un brin d'ironie pour bien nous montrer que nous avons les deux pieds dedans et que le prix à payer est celui de l'insignifiance. Voilà qui est fort dérangeant. Cet essai bouscule plus que d'autres et invite au débat. C'est à mes yeux une de ses grandes qualités.

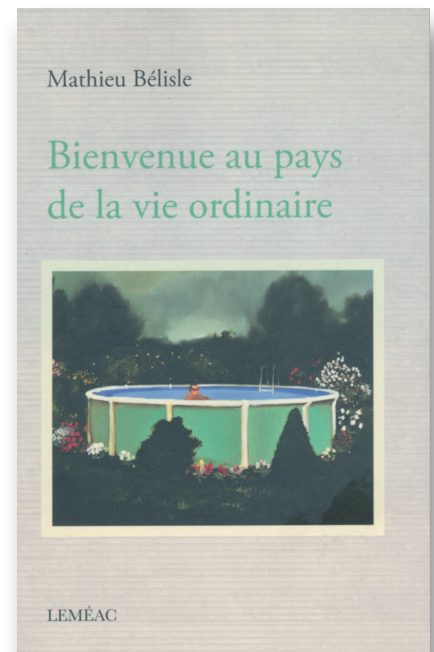
L'insignifiance transpire au Québec, soutient cet homme de lettres. Elle règne tant dans la vie politique que dans la vie intellectuelle, car les deux se développent ici sans grande audace. Le trait constitutif de notre culture est le prosaïsme, démontre-t-il. Nous sommes plus à l'aise dans le concret que dans l'abstrait. Nous n'aimons pas le changement et demeurons « fidèles à la vie provinciale que nous connaissons le mieux en gérant nos affaires à la petite semaine, sans rien déranger » (p. 36). La culture québécoise, ajoute l'essayiste, « se découvre en disant non, elle s'affirme et se comprend par la négative, c'est-à-dire moins par ce qui la constitue que par ce qu'elle choisit de rejeter ou par ce qu'elle ne parvient pas à atteindre » (p. 11). Mathieu Bélisle souligne que cette négativité est, à sa manière, une voie féconde¹. Oui, cette caractéristique de la créativité du Québec est particulièrement bien nommée, c'est peut-être aussi, à mon avis, celle qui transpire derrière la simplicité et l'authenticité des gens d'ici et de leur façon

de vivre². Pas besoin de réfléchir longtemps pour reconnaître cependant qu'après être nés pour un petit pain, après nous être noyés dans le confort et l'indifférence, nous voici installés dans une vie vouée à la « production et à la reproduction », deux termes que Mathieu Bélisle emprunte à Charles Taylor.

Le lecteur verra également comment, sous forme d'histoire du roman québécois, l'auteur brosse un tableau où idéalisme et anti-idéalisme s'opposent, se confrontent ou cohabitent parfois dans une même œuvre, comme s'il était toujours difficile de concilier l'habitant et le coureur des bois.

Nous obéissons à des préoccupations concrètes, voire terre à terre, car nous souhaitons garder et protéger nos acquis avant de développer ce que nous pourrions être. Nous sommes des résistants, pas des militants, précise l'auteur de *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*. Conscient qu'on peut dire la même chose de toutes les sociétés capitalistes occidentales qui induisent au matérialisme, Mathieu Bélisle soutient que cette complaisance dans la vie ordinaire domine chez nous « de manière exemplaire » (p. 33). Tant pis si c'est difficile à digérer et déprimant. Il est des vérités bien désagréables à entendre, mais on peut accepter de prendre conscience de ce que l'auteur dénonce à savoir que « nos activités d'ordre artistiques, culturelles et politiques sont placées en position de secondarité; maintenues dans une relation de stricte dépendance vis-à-vis de la vie ordinaire qu'elles sont presque toujours tenues de se justifier sur la base de critères qui ne sont pas les leurs » (p. 10). À nous de réagir. Comment? En retrouvant « un certain sens de la hauteur, un goût du vertige et de la verticalité [en faisant l'effort] de renouer avec la ligne du risque » (p. 15). Tout est dit et reste à faire.

Mais avons-nous déjà eu soif de vertige? La réponse est non si l'on s'en tient à la thèse de l'auteur qui soutient « qu'au Québec, la vie de participation et la vie de contemplation ont de tout temps été soumises aux exigences de la vie ordinaire, comme des satellites entraînés dans l'orbite d'un astre tout puissant » (p. 33). L'essayiste propose quelques explications à ce refus de s'arracher à l'immédiateté pour rêver et construire plus



grand que soi. Il évoque l'origine modeste de nombreux Québécois privés de moyens matériels et intellectuels pour accéder à la vie de participation ou de contemplation. Il impute à la Conquête qui a « été les membres de l'ancienne élite » le fait d'avoir conduit « le peuple colonisé à délaissier le politique en se réfugiant dans l'intime ». La nécessité de la survie aurait été chez nos ancêtres la plus forte et aurait contribué à reléguer tout ce qui n'était pas l'ordinaire. Atavisme, donc. Oui, la Conquête y est pour beaucoup. On ne peut pas reprocher aux Marie de l'Incarnation ou Jeanne Mance, ainsi qu'à ceux qui les ont suivies d'avoir manqué de verticalité!

Revenons à notre confortable train-train et voyons comment il s'organise. Pour Mathieu Bélisle, les maîtres de la vie ordinaire sont les médecins dont on ne peut se passer puisqu'ils veillent au bien-être des corps et les humoristes, maîtres du rire plus que de la critique qui « allègent l'atmosphère³ ». Gagnés que nous sommes par l'individualisme et le cynisme qui connaît un essor considérable depuis le référendum de 1995, la surabondance des humoristes nous permettrait, nous dit l'auteur, « de nous rassembler autour d'une toute petite divinité vide » (p. 54).

En opposition à cette petite vie et au cynisme ambiant, Mathieu Bélisle nous mène sur les chemins de Diogène, opposant le cynisme du philosophe qui choisit le dépouillement dans un souci d'attention au monde « à celui des petits cyniques actuels qui refusent de sortir du cercle étroit de leurs intérêts personnels, qui font mine d'être revenus de tout alors qu'ils ne sont jamais allés nulle part » (p. 74).

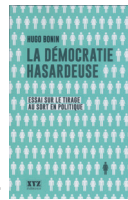
3 J'ai un peu de difficulté à mettre les médecins et les humoristes sur le même plan, mais il faut comprendre que dans l'esprit de l'essayiste, les médecins sont amenés à ne défendre aucun idéal particulier et ne tolèrent aucune remise en question de leur pouvoir et savoir.

1 Bélisle cite: *Le roman à l'imparfait* (Gilles Marcotte), *L'absence du maître* (Michel Biron), *Le roman sans aventure* (Isabelle Dumais)

2 Je peux me permettre de le dire n'étant pas née ici.

LA DÉMOCRATIE...

suite de la page 10



Voilà au total un livre fort intéressant qui atteint son objectif de nous amener à élargir nos conceptions des institutions démocratiques et à reconnaître un réel sérieux à ce type de proposition. On voit tout de suite son intérêt face à des enjeux forts comme, par exemple, la faible participation dans la vie démocratique des villes, des commissions scolaires, des comités d'école. En tout cas, voyant le fonctionnement de plusieurs instances de mon université, je serais très favorable à ce qu'on tente des expériences du côté des tirages au sort... Une dernière remarque: le titre choisi par la maison d'édition me semble un peu malheureux, le mot «hasardeux» étant péjoratif puisqu'il signifie une prise inconsidérée de risque. ❖

PIERRE MOUTERDE
**LES STRATÈGES
 ROMANTIQUES.
 REMÉDIER AUX
 DÉSORDRES
 DU MONDE
 CONTEMPORAIN**

Montréal, Écosociété, 2017,
 184 pages



Le titre choisi par Pierre Mousterde frappe l'esprit: l'ambition de l'auteur est de contribuer au renouvellement de la pensée politique de gauche afin qu'elle acquière à la fois plus d'efficacité politique et plus de capacité libératrice. Le terme «stratège» désigne la capacité d'élaborer une action politique ample et efficace, parce que fondée sur une lecture profonde et systématique des sociétés et des conjectures tandis que la notion de «romantisme» semble désigner la recherche d'une vie authentique et intégrale qui s'émancipe de contraintes du contexte capitaliste.

On trouve dans ce livre une critique forte de la modernité néolibérale dont les principales conséquences sont, en contexte de capitalisme exacerbé et de massification des rapports sociaux, la fragmentation de l'existence et la dislocation de la vie collective. Pour l'auteur, la principale tâche qui s'impose aux mouvements progressistes est de remédier à ces problèmes de fragmentation et de réification de la vie, d'où la nécessité de commencer par l'identification de grandes dimensions négligées (y compris par la pensée et l'action politiques de gauche). À savoir: la question du sens, le rapport au temps, la colonisation du désir, l'importance de l'amour ainsi que la religion et le problème du lien social. Les divers chapitres du livre explorent en succession ces différents thèmes.

On sent bien que, pour l'auteur, le capitalisme néolibéral n'est pas seul coupable. Mousterde voit aussi des torts du côté de la gauche classique, dont l'action est tournée vers les considérations économiques et les calculs politiques, de même que du côté des rationalismes de tous poils et de toutes les entreprises de «déconstruction». Tout cela a contribué à «désenchanter» le monde au point de le rendre pratiquement invivable.

On trouve donc dans le livre un appel à considérer toutes ces dimensions (le besoin de sens, l'importance du lien, etc.) pour redonner un souffle aux mouvements qui aspirent à l'émancipation des humains. Par contre, qu'on ne s'y trompe pas: l'ouvrage ne va pas au-delà de l'entreprise critique, laquelle est menée à coups de références philosophiques (souvent passablement convenues: Benjamin, Arendt, Nietzsche, Badiou). Il n'est de ce fait guère question de réfléchir aux moyens pratiques de refonder la gauche et de chercher à lui donner un élan permettant de véritablement «remédier aux désordres du monde contemporain» (sous-titre du livre). C'est pourquoi il me semble que le livre reste finalement bien en deçà de ses ambitions affichées. Les développements portant sur la figure du «stratège» ne se trouvent qu'en conclusion et se limitent à quelques lignes générales et bien vagues.

Martin David-Blais

BIENVENUE...

suite de la page 11



Plus de «nous» dit-il, plus de volonté de se centrer vers un projet commun. La lutte pour la souveraineté de notre pays nous offrait pourtant la possibilité de nous engager dans la construction d'un État et d'une définition de nous-mêmes, souligne l'auteur. Le Non qui a triomphé de justesse au référendum de 1995 est un «oui sans majuscule ni transcendance à la vie ordinaire» (p. 60). Voilà dans l'ensemble des propos durs qui témoignent de l'immense déprime post-référendaire de tous ceux qui ont rêvé le pays du Québec. Mathieu Bélisle est le fier représentant des survivants à ce gâchis.

Je me suis demandé en lisant cet essai comment on pouvait si facilement définir tout un peuple composé de tant de personnes différentes; un dont la moitié a voté oui au référendum de 1995 tandis que l'autre moitié votait non; un peuple scié en deux. Qui sont ces Québécois dont Mathieu Bélisle parle? L'essayiste parvient cependant merveilleusement bien à nous entretenir de l'âme collective du pays (un nous, donc?) et des strates qui en se superposant les unes aux autres ont façonné cette âme qui n'est donc pas morte. L'une de ces strates est bien sûr le catholicisme. Or, le lecteur trouvera au chapitre 2 de ce livre, une thèse aussi intéressante que peu répandue, à savoir que la religion d'antan s'est toujours contenue dans une certaine tiédeur; que le legs religieux n'est pas si important qu'on le pense. Selon Mathieu Bélisle, «la désertion spectaculaire qu'ont connue les églises au cours des années 1960 se préparait depuis quelque temps déjà» (p. 115). Notre religion, dit-il, relève plus du prosaïsme que de la foi profonde, car «si elle a de tout temps reconnu la valeur du sacré et le sens du mystère, elle ne s'est jamais vraiment crue autorisée à s'en saisir et s'est pour l'essentiel investie dans le plus proche plutôt que dans le lointain, une religion en somme, qui s'est placée au service de la vie ordinaire» (p. 121). À lire à tout prix, c'est questionnant, dérangent et fort bien argumenté.

**En opposition à cette petite vie et au cynisme
 ambiant, Mathieu Bélisle nous mène sur les
 chemins de Diogène, opposant le cynisme du
 philosophe qui choisit le dépouillement dans un
 souci d'attention au monde «à celui des petits
 cyniques actuels qui refusent de sortir du cercle
 étroit de leurs intérêts personnels, qui font mine
 d'être revenus de tout alors qu'ils ne sont jamais
 allés nulle part».**

Par-delà le discours sur la vie ordinaire et tout en l'étayant, Mathieu Bélisle, en homme de lettres, nous livre dans cet essai la somme d'un grand savoir littéraire. Cette deuxième partie du livre mériterait une recension à elle seule. Il s'agit d'essais parus dans les pages de la revue *L'Inconvénient* ou encore dans *Que devient la littérature québécoise?* (Nota Bene, 2017). Le lecteur y trouvera une réflexion sur la place des livres au Québec, sur notre «désir plus ou moins inavouable de se passer d'eux» (p. 156). Ce qui n'est pas le cas de Mathieu Bélisle qui se définit comme un lecteur de tous les livres en opposition à ses parents, lecteurs d'un seul livre, la Bible. La lecture est pour lui «une activité vitale, qui engage l'être tout entier, qui le forme, l'édifie, qui le dégage de l'homme naturel et le fait entrer dans le domaine des questions essentielles – qui est celui de la culture, au sens le plus noble, le plus exigeant du terme» (p. 155). Voilà un des chemins de hauteur.

Le lecteur verra également comment, sous forme d'histoire du roman québécois, l'auteur brosse, des pages 189 à 208, un tableau où idéalisme et anti-idéalisme s'opposent, se confrontent ou cohabitent parfois dans une même œuvre, comme s'il était toujours difficile de concilier l'habitant et le coureur des bois, comme dit Yvon Rivard, Sancho et Don Quichotte, comme dit Mathieu Bélisle en opposant horizon prosaïque et goût du vertige. ❖